

**FRANCIS JAMMES POÈTE
(1868-1938)**

« Poésie, que je t'aurai aimée ! »
Les Airs du mois
(31 avril 1938)

Francis Jammes est né en Bigorre, à Tournay, maison Cazabat, le 2 décembre 1868. Naître est un voyage, soutiendra le mémorialiste. Le plus extraordinaire qui soit, puisque « sur un simple berceau, nous franchissons le néant »¹. Il passe les six premières années de sa vie dans cette paisible bastide, « sur le flanc de cette falaise que battent incessamment les ondes aériennes, et qui est la chaîne des Hautes-Pyrénées ». Cette période d'innocence et de découverte, Jammes l'appellera « l'âge divin ». Les dieux du « petit garçon triste et sage »² qu'il était ? Ses parents et Marie, la servante. La nature, aussi. Plutôt solitaire, rétif aux espiègleries de sa sœur Marguerite, l'enfant recherchait tout de même, fût-ce d'un peu loin, la compagnie des petits bergers constructeurs de fragiles moulins et, surtout, de petites filles de son âge, parmi lesquelles Yvonne, Annette, Blanche, ou la nièce d'un notaire campagnard nommé Fiteau. D'une sensibilité suraiguë, il ne tarda pas à découvrir la mort (celle du petit Louis Tarbès, un garçonnet de son âge), la souffrance des choses (*Sunt lacrymae rerum*), l'existence des bêtes les plus humbles (de la rainette au cerf-volant) et les extravagances de personnages fortement « typés » qu'il admirait ou fuyait d'un même élan : M. Castéran, capitaine, polytechnicien, « doué d'une intelligence volcanique »³ et qui « ne se déchaussait point pour traverser un ruisseau »⁴ ou M. Valencie, gentilhomme campagnard, « chaussé de bottes à l'écuyère si hautes qu'il paraissait assis dessus » ; M. Fourcade, pharmacien, liquoriste, collectionneur de vipères ou son complice le docteur Pédebidou qui avaient infligé à l'enfant le supplice des sangsues. Enfin, à l'église puis dans un cimetière que le printemps exaltait, l'enfant connut « la béatitude »⁵, expérience d'autant plus inoubliable que sa mère était là, à ses côtés. Un autre jour, un feu de la Saint-Jean illumina le cœur de l'enfant de cinq ans. Il ne s'éteindra plus dans le « ciel intérieur » du poète, grand admirateur de Thérèse d'Avila, de Jean de la Croix et du Pauvre d'Assise.

Francis Jammes approcha ainsi quelques-uns des mystères de la vie, dont ceux de son cœur dolent et déchiré. Alors que le pèlerin fréquentera Lourdes sa vie durant, jamais il n'osa « revoir ces coins d'enfance »⁶ si proches cependant de la cité mariale : « Je n'ai jamais voulu revoir les lieux de ma naissance parce que, loin que leur souvenir s'estompe avec le temps, il a pris un tel relief que j'ai résolu d'attendre que la mort me les

1 *De l'âge divin à l'âge ingrat*, Plon-Nourrit, Paris, 1921, p. 2.

2 « Amie, souviens-toi... », *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir, Œuvre poétique complète [OPC]*, édition préparée et annotée, révisée et augmentée par Michel Haurie, Atlantica, Biarritz, 2006, p. 157.

3 *Ibid.*, p. 18.

4 *Ibid.*, p. 19.

5 *Ibid.*, p. 26.

6 « Élégie huitième » (novembre 1898), *Le Deuil des Primevères* (1901), *OPC*, 2006, p. 259.

rende dans leur glorieuse réalité »⁷. La topographie de son village natal n'en resta pas moins gravée dans la mémoire du poète : la fontaine et l'école, les tilleuls et l'auberge du *Cheval blanc*, la gare lilliputienne avec ses vieux catalpas, la grand'rue jusqu'à la poste, les sources de gravier pareilles à des trous d'azur, l'Arros qui sinue et palpète entre des peupliers, le pont et la digue, les montagnes... Jamais il n'oubliera la cabane – elle s'appelait *le Paradis* – qu'il aperçut au penchant d'un coteau. L'image, vestigiale, de ce « havre d'air limpide »⁸ est l'une de celles qui reviendra le plus souvent sous la plume du poète comme du prosateur. C'est aussi la plus radieuse. Il semblait à l'enfant, dira l'écrivain, que son « âme y allât à la rencontre de Dieu, et cette rencontre s'opérait dans une certitude lumineuse » :

Cette cabane, on la nommait *le Paradis*. Mon père m'y conduisait à l'heure où la noire bruyère des coteaux se dore comme une église. Je m'attendais, au bout de chaque promenade, à trouver Dieu assis dans le soleil qui semblait s'endormir à la cime du sentier caillouteux. Me trompé-je ?

Notes, in Le Roman du Lièvre, Mercure de France, Paris, 1926, pp. 319-320

Mais combien âpre fut le chemin que le poète-pèlerin se fraya vers une beauté plus haute et un bonheur éternel, vers la Terre promise et le « Ciel retrouvé »⁹.

Ce chemin, en 1875, conduisit l'enfant à Pau, passage Serviez (actuelle rue Alexander Taylor), chez les grands-parents maternels, Éléonore et Augustin Bellot. L'écolier suivait encore assez docilement les cours des demoiselles Letourneau qui se targuaient d'avoir enseigné la lecture au maréchal Bosquet. Il dormait sur une malle en bois de camphre qui avait traversé les océans. L'exotisme et la nostalgie des îles exerçaient sur lui une fascination qu'attisait la lecture de magazines illustrés et de lettres écrites par quelques-uns de ses aïeux. Ces îles, en effet, plusieurs de ses ascendants y avaient aimé et souffert : son grand-père – médecin à la Goyave – prototype de l'homme secourable mais exilé, y était mort seul et ruiné ; son père – sept ans à peine – avait été arraché à leur féerie. De l'« élégante et gobeuse »¹⁰ cité paloïse, Jammes gardera un souvenir mitigé. L'enfant apprécia un défilé de chars descendus des coteaux où mûrit le Jurançon couleur de maïs, s'amusa de l'histrionique aéronaute qu'il vit s'élever au-dessus de la Haute-Plante et des manies d'indigènes abracadabrants ou de flamboyants hidalgos. Mais aux tilburys les plus impondérables et aux victorias les mieux fleuries, le petit villageois préférait le lourd et rustique char à bœufs porteur des « gerbes de juillet ». Les piaffantes amazones lui semblaient moins gracieuses que Graciette, native de Lucq-de-Béarn, servante si primitive qu'elle paraissait profondément savante et presque sainte. La vulgarité des foires et du cirque avait quelque chose de désespérant. Pour se consoler, il y avait, depuis le boulevard des Pyrénées ou la tour de la Monnaie, la

⁷De l'âge divin à l'âge ingrat, *op. cit.*, p. 3.

⁸*Ibid.*, p. 3.

⁹« Le poète est ce pèlerin que Dieu envoie sur la terre pour qu'il y découvre des vestiges du Paradis perdu et du Ciel retrouvé. » : *Le Poète et l'Inspiration*, orné et gravé par Armand Coussens, Gomès éditeur, Nîmes, 1922, p. 5. Repris dans *Champêtres et Méditations*, coll. « Champs » (dirigée par Henri Pourrat), Horizons de France, Paris, 1930, p. 135.

¹⁰De l'âge divin à l'âge ingrat, *op. cit.*, p. 30.

vue sur l'aile bleue des montagnes natales. Il y avait aussi la chasse aux papillons dans l'azur des allées de Morlaàs et « la campagne, qui est si belle autour de Pau »¹¹. Il y avait enfin de simples images d'Épinal ou la verte boîte de Dillenius, ce « cylindre mirobolant »¹² que le botaniste en herbe allait voir à la devanture d'une boutique, rue des Arts (aujourd'hui rue Valery Meunier). Parure des doux recenseurs d'insectes et d'étamines, cette « émeraude des Mille et Une Nuits » le serait aussi, mais plus tard, du buissonnier cueilleur de rimes. En attendant, à Pau, l'enfant apprit surtout « que l'on souffre souvent sans savoir le dire »¹³.

Le séjour palois fut entrecoupé de visites, à sœur Marceline, une fraîche et sainte religieuse, ainsi qu'à trois groupes de parents proches. À Assat d'abord, en lisière des Hautes et des Basses-Pyrénées, un oncle maternel nommé Ernest Daran avait installé sa famille dans une villa qui, avec sa tourelle de briques et sa terrasse panoramique, tenait de l'hacienda. Cet ancien banquier, éruptif et farouche, « au demeurant le meilleur des hommes, et aussi riche que bon, comme disent les Espagnols »¹⁴, avait longtemps vécu au Mexique une vie d'aventures à laquelle il n'avait pas tout à fait renoncé, dût-elle se poursuivre dans l'émollient Béarn et la compagnie de son épouse comparée à Omphale. Il envoyait chercher la famille Jammes dans son break que traînaient de dangereux chevaux entiers, « tirait comme Buffalo »¹⁵ au moyen d'une carabine perfectionnée et, pareil à un volcan à moitié endormi, fumait une éternelle cigarette. Chez lui, il tenait son costume mexicain à portée de la main, mais, aux jours de fortes pluies, pour sortir, il s'accoutrait d'un poil de chèvre digne de Robinson Crusoé, cette figure de l'Exil majuscule, l'un des héros préférés de Jammes : « Son chien ne le quittait pas d'une semelle, et son gros perroquet vert lui parlait ». Cet oncle enchantait son neveu de récits extraordinaires. À Orthez ensuite, l'enfant put entrevoir son grand-oncle Auguste, médecin et juge de paix, observer plus longuement ses deux pittoresques grand-tantes huguenotes. Quoique sœurs et vivant sous le même toit, une antique mais poétique maison de la rue Saint-Pierre, elles étaient aussi dissemblables que possible : Clémence avait opté pour la vie contemplative tandis que Célanire avait choisi la vie active. À Arthez-de-Béarn enfin, la famille Jammes rendait visite au frère du père, à l'oncle Octave, marié à une jeune créole de la Réunion et père de trois filles. Emporté et bon, ce nouveau spécimen d'exilé (l'exil est l'un des grands thèmes jammiste) plut tout de suite à l'enfant et réciproquement. Mais doté d'un « tempérament de Caraïbe »¹⁶, il se consumait « comme un feu de trappeur » et mourut un an plus tard, non sans avoir transmis à son filleul cette passion de la chasse qui demeura inextinguible.

Une première halte en Pays basque intervint en mai 1876. Receveur de l'Enregistrement, le père avait été nommé à Saint-Palais, chef-lieu de canton situé au

11 *Ibid.*, p. 38.

12 *Ibid.*, p. 49.

13 *Ibid.*, p. 73.

14 *Ibid.*, p. 45.

15 *Ibid.*, p. 47.

16 *Ibid.*, p. 58.

confluent de la Bidouze et de la Joyeuse, en Basse-Navarre. Là encore, l'enfant de huit ans s'occupa d'enrichir sa collection de « types » humains et d'animaux les plus divers. En revanche, peu fait pour l'école à tableau noir, il supporta tout aussi mal la fêrule de l'abbé Duc puis de M. Sabre que la grossièreté ou la violence des jeux auxquels paraissaient se complaire la plupart de ses camarades. L'écolier, et il en souffrait, ne comprenait tout simplement pas ce qu'on prétendait lui inculquer, pas davantage ce qu'on attendait de lui. Nonobstant cette inadaptation dont il souffrait d'autant plus qu'elle faisait souffrir son père, c'est à l'école primaire de Saint-Palais, « sur ce banc vers la gauche, en regardant la porte d'entrée »¹⁷ précisera-t-il, que Jammes reçut la révélation de la poésie : les lignes d'un livre pouvaient être « vivantes » et deux à deux se répondre « par la rime comme des oiseaux ou des vendangeurs ». En 1878, l'enfant fut de nouveau enlevé à l'affection de sa mère et confié à ses grands-parents Bellot. Ce second séjour palois lui permit de découvrir *Don Quichotte* grâce à son grand-père, une forme de sainteté chez sa grand-mère, la botanique par l'intermédiaire d'un camarade de classe. En revanche, il détesta le lycée de Pau, une « boîte écoeurante »¹⁸, qu'il décrit comme la sentine de tous les vices et de toutes les turpitudes : « Cette période scolaire à Pau me fut noire comme de l'encre, stérile comme le sol de l'étude ». Les résultats de l'enfant furent si désastreux qu'il fallut, en cours d'année, le rapatrier à Saint-Palais que la famille quitta pour Orthez en 1879.

En mars 1880, le chemin s'éloigna pour la première fois des Pyrénées. Le père venait d'être nommé à Bordeaux¹⁹ et y fit suivre sa femme ainsi que ses deux enfants. La famille emménagea dans un immeuble sis au 196 cours des Fossés (actuellement 15 cours Pasteur), dans un quartier qu'une ultime percée de type hausmannien venait de transformer de fond en comble. Francis Jammes passa huit ans et huit mois – cruciaux – dans cette ville protéiforme, partagée entre Chartrons et Rousselins sinon entre Guelfes et Gibelin. Le cheminement intérieur du pèlerin s'en trouva bouleversé : à « l'âge divin » succéda « l'âge ingrat ». Avec son parcellaire médiéval et son vieux quartier Saint-Michel, son fleuve jaune et son port tropical, son jardin botanique et ses tendres lisières, avec son peuple gouailleur et ses jeunes filles en fleur, la grande ville enflamma le ténébreux adolescent. Il y aima, de façon tout à fait platonique, une jeune couseuse dont il fit sa première Muse. Il y rencontra l'amitié : celle du vieux naturaliste Armand Clavaud, mais aussi celles de Jean Segrestàa et de Charles Veillet-Lavallée, celle surtout du futur peintre Charles Lacoste. Il s'éloigna de la religion dans laquelle sa mère l'avait élevé. Il y dévora des livres, s'enthousiasma pour Baudelaire (qui était parti de Bordeaux vers les îles Mascareignes). Il s'y tailla quelques succès d'écriture potachique. Il fut collé au baccalauréat (alors un examen véritable). Il se replit à Pau où il connut Odile, une longue jeune fille « très parc anglais », puis à Assat, chez l'oncle Ernest Daran (le « Mexicain »), où, en septembre 1888, « dans une petite chambre bleue », il trouva sa poésie. Un carnet intitulé « Moi » se couvrit de poèmes. Le lycéen humilié y mettait son cœur à nu, tentait d'y soulager sa souffrance de ne se sentir ni compris ni aimé. Pour comble de malheur, le 3 décembre 1888, le père mourut dans une crise d'étouffement. Depuis longtemps déjà,

¹⁷*Ibid.*, p. 116.

¹⁸*Ibid.*, p. 138.

¹⁹Voir Jacques Le Gall : *Francis Jammes. Promenades bordelaises*, coll. « Les Paysages », éditions Le Festin, Bordeaux, 2006 (224 pages).

« il s'affaiblissait comme un rayon du couchant »²⁰. C'est en vain que son fils l'assista, agitant au-dessus de l'agonisant une feuille de palmier, rapportée jadis des lointaines Antilles. Ce qui restait de la famille quitta Bordeaux pour Orthez où ne survivait plus que la grand-tante Célanire et où Louis-Victor Jammes avait demandé qu'on l'enterrât.

Orthez, « cette morne ville du Béarn qui semblait n'offrir rien par elle-même »²¹, sauva le jeune homme à la fois dépressif et animé par un irréprouvable désir de vivre :

Orthez m'a rendu la santé, peut-être même dirai-je la vie. J'y arrivai, à la fin de cette année 1888, dans un état de dépression nerveuse dont je n'aurais jamais pensé pouvoir triompher.²²

Jammes reprit ainsi le sentier de la verte espérance. Il ne fut que peu de temps, et en amateur, clerc d'avoué chez maître Estaniol, esprit d'une finesse que pouvait masquer le gros corps rabelaisien. Pour se guérir d'une « sorte de nausée de l'existence »²³, le jeune homme chassait en compagnie de Flore, son épagneule blanche et chocolat, pêchait, herborisait dans une contrée « limpide et sans tapage »²⁴ que les montagnes reliaient aux anciennes Feuillantines bigourdanes. Aux joies de cette école buissonnière s'ajoutait l'agrément et l'enseignement d'un petit cercle d'originaux qualifiés par le mémorialiste « de fortifiants échantillons »²⁵. Voisine, chérie, l'Espagne s'embrasait de fleurs et de flexibles jeunes filles. Outre sa mère, toujours là auprès de lui, de solides amis surent l'entourer. Parmi eux, de sages hobereaux comme Amaury de Cazanove ou Charles de Bordeu, le musicien Henri Duparc (Jammes eut le don de l'amitié : songeons aux liens qu'il sut tisser avec des personnalités aussi différentes qu'Arthur Fontaine et Gabriel Frizeau). Un jeune Anglais, Hubert Crackanthorpe, comprit que son ami était poète. C'est au cours de ses trente-trois années passées dans la petite cité béarnaise que Francis Jammes a aimé et perdu la brûlante, l'inoubliable Mamore (1897-1898). Qu'il a, guidé par Dom Caillava et Paul Claudel, recouvré la foi de son enfance (1905). Qu'il s'est marié (1907). Qu'il a fondé une nombreuse famille (sept enfants). Qu'il a accompli une révolution poétique saluée à l'étranger comme en France : sous une forme libérée des excès d'un symbolisme devenu étouffant, il a su faire voir, entendre, respirer tout ce que les choses et les êtres les plus ordinaires recélaient d'éternité. Dans une langue à la fois simple et savante, il a su dire la puissance des sources et l'ardeur des sèves, chanter la Beauté du monde : « La poésie pure, la poésie contre la littérature est donc, pour moi, celle qui est dévêtue d'emphase, de luxe, et s'exprime simplement ».²⁶

20 *L'Amour, les Muses et la Chasse*, Plon-Nourrit, Paris, 1922, p. 70.

21 *Ibid.*, p. 78.

22 *Ibid.*, p. 77.

23 *Ibid.*, p. 78.

24 Dédicace à Louis Barbey du *Roman du Lièvre*.

25 *L'Amour, les Muses et la Chasse*, *op. cit.*, p. 88.

26 « De la simplicité en littérature », *Solitude peuplée*, Egloff, Fribourg, 1946, p. 27. Texte d'une conférence prononcée à la Libre Esthétique, à Bruxelles, le 17 mars 1900.

Le chemin terrestre de Jammes s'arrête en Pays basque, retrouvé quarante-deux ans après le départ de Saint-Palais. En 1921, grâce à son ami le père Michel Caillava, un héritage rendit le « vieux routier » propriétaire d'une solide demeure (*Eyhartzzea*, « la maison du meunier ») et de trois médiocres métairies. Jusque là, car les poètes demeurent en général fort pauvres, et ce fut le lot de Jammes, il n'avait jamais été que locataire. C'est à Hasparren, au bord de la Joyeuse, au pied du mont Ursuya (« endroit crevé de sources », en langue basque), que le « Patriarche » qu'il était devenu abrita son « troupeau » et passa les dix-sept dernières années de sa vie. Honoré et exilé. Encensé et éreinté. Sûr de sa foi et doutant parfois de son génie. Aimant et souffrant. « Je souffre et j'aime », « J'aime et je souffre », a-t-il inlassablement répété, après comme avant son retour à la religion.

Les premières publications datent de 1891. Mais c'est au printemps 1895 que Jammes se sentit comme « envahi »²⁷ par la poésie. Gide paya l'édition de *Un Jour*, né de cette explosion de lyrisme : « Je ne sais pas comment je ne suis pas mort de ce souffle dont une aile violente semblait me frapper, et dont mon poème *Un Jour* est né ». Deux admirables recueils de poèmes suivirent : *De l'Angélu de l'aube à l'Angélu du soir* (1898) et, avec ses dix-sept « Élégies », *Le Deuil des Primevères* (1901). Ainsi que des proses dédiées aux jeunes filles les plus exquises (*Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Étremont*, *Pomme d'Anis*) ou au plus faunesque des animaux (*Le Roman du Lièvre*). Tous ces textes sont antérieurs à la « conversion » (7 juillet 1905), laquelle s'accompagna d'un abandon presque complet du vers libre et d'un net retour aux formes classiques. Mais opposer « la rosée de Francis Jammes » à son « eau bénite », c'est accorder bien trop de crédit au bon mot – au simple bon mot – d'Anna de Noailles²⁸. Sans doute l'écrivain a-t-il écrit quelques livres pieux sans valeur littéraire. Sans doute s'est-il parfois égaré en chemin pour satisfaire une commande ou gagner de quoi nourrir les douze personnes qui vivaient dans « La Maison du Meunier » à Hasparren (à partir de 1932, ses revenus littéraires sont presque nuls). Mais l'artiste n'a pas déchu quand le pèlerin n'a plus eu « pour carte que l'Évangile et pour étoile polaire que l'astre des rois Mages »²⁹. Après la confession et la communion de 1905 à La Bastide Clairence, Francis Jammes poursuit son cheminement. Et ce n'est vraiment pas avec de « l'eau bénite » qu'il brave les incroyants et brandit l'exigeant catéchisme chrétien, qu'il secoue les bien-pensants pour qui la religion ne représente qu'ennui et consignes aussi incompréhensibles que gênantes. À l'exil conjoncturel de quelques hommes, il oppose désormais l'Exil essentiel de tous les hommes privés de Dieu. Aux deux verbes capitaux qu'il a de tout temps conjugués – *aimer* et *souffrir* –, il confère maintenant le Sens que le christianisme leur a donné. Mais

27 *L'Amour, les Muses et la Chasse*, op. cit., p. 183.

28 Quand il adressa *Pensées des jardins* (1906) à la comtesse qui, jugeait-il, avait tendance à piller son jardin poétique, Jammes l'accompagna d'une insolente dédicace : « À M^{me} de Noailles abeille ». L'auteur du *Cœur innombrable* et de *L'Ombre des jours* répliqua par le bon mot qui fit (fait encore) florès, bien qu'il soit parfaitement injuste (justesse et justice). Ce bon mot (« J'aimais bien sa rosée, j'aime moins son eau bénite ») parvint, bien sûr, aux oreilles du poète qui, tel son cher Jean-Jacques, cédait parfois à un complexe de persécution. Après une période de refroidissement qui dura jusqu'en 1913, les relations d'admiration réciproque (et même d'affection) reprirent leur cours. En témoigne le beau poème sobrement intitulé « À Anna de Noailles » que Jammes écrivit le 1er mai 1933, le lendemain de la mort de son amie.

29 « Le Rivage des Cieux », op. cit., p. 88. Texte d'une conférence que Jammes donna à l'Université des Annales le 2 février 1918.

le poète ne se détourne nullement de sa poésie. Au contraire, une lumière nouvelle éclaire l'œuvre qui s'accroît en même temps qu'elle se dépouille. Jusqu'au bout de la route qui fut la sienne, Francis Jammes a écrit des chefs-d'œuvre.

Encadrant *Clairières dans le Ciel* (1906), le long poème intitulé « En Dieu » (récit du pèlerinage au Cayla effectué le jour de l'Annonciation) et « L'Église habillée de feuilles » (l'église de Maupas, dans le Gers) sont des sommets composés juste après la « conversion » (qu'il vaudrait mieux nommer « retour à la religion »). *Ma fille Bernadette* (1910) est une ode magnifique, sans mièvrerie aucune, au mystère de la vie et à la paternité. *Les Géorgiques chrétiennes* (1912), avec leurs deux mille cinq cents vers égaux et appariés, établissent un dialogue souverain avec Virgile mais aussi avec Hésiode, Ovide, le *Jocelyn* de Lamartine et... avec le Jammes de *Jean de Noarrieu* paru en 1901 : « Le poète », écrira Claudel, « s'avance pas à pas, par distiques réguliers, comme un faucheur au milieu d'une grande moisson, prenant son temps d'un coup à l'autre »³⁰. L'humour et la tendresse, l'ironie et la mélancolie, font des *Mémoires* (1921-1923) le livre le plus vivant qui soit, peut-être celui que l'on pourrait recommander à un lecteur désireux d'entrer pour la première fois dans l'intimité et l'univers de Jammes. Certaines pièces des *Quatrains* (1923-1925) ne dépareraient pas dans une anthologie des meilleurs haïkus.

Les Nuits qui me chantent (1928) enchanteront les rêveurs heureux de rêver. *Pipe, chien* (1933)³¹ est un très insolent autoportrait de l'écrivain en chien de cirque et « le livre d'un philosophe qui serait ironiste, sage et poète ». *Alouette* (1935) renoue avec le rameau d'or de la poésie française la plus pure. *Le Pèlerin de Lourdes* (1936) est un livre heureux, allègre et roboratif. Dans *Sources* (1936) et *Feux* (1938) le poète prouve qu'il a encore la force de chanter les splendeurs ordinaires et mystérieuses d'un monde où la terre et le Ciel communiquent, où l'œuvre des hommes et l'œuvre de Dieu s'interpénètrent, où le visible et l'invisible s'entremêlent.

Dans *Les Airs du mois*, d'abord parus dans la *Nouvelle Revue Française* entre le 1er février 1937 et le 1er août 1938, repris en 1948 à la suite de *Le Patriarche et son troupeau*, la ronde des souvenirs les plus variés et l'explosion des images les plus neuves témoignent de la confiance et de la foi d'un vieil homme que les souffrances physiques ne brisent pas. De la mort toute proche, il attend paisiblement une renaissance : le *Paradis* n'était pas que la fragile cabane vue à Tournay. Les dernières notes du livre sont particulièrement émouvantes. Au vocero testamentaire se mêlent des résonances prophétiques ou poétiques, mais aussi de la prose la plus familière, tantôt joyeuse, tantôt inquiète. Le 26 mai 1938, pour la troisième fois, Francis Jammes se plaint « de la ronflante menace des vautours d'Hitler » ; le 28, il note l'heure de lever du soleil (3 heures 57 minutes) et s'en amuse : « Je me dis à part moi que pour avoir la notion exacte d'un tel phénomène, il faut être un goujon qui s'éveille en bâillant sous une souche, ou un astronome » ; Le 1er juin, et l'écriture au crayon de papier montre sa fatigue, le vieux poète confie ses dernières volontés à sa femme : il refuse tout discours au cimetière, tout monument à l'exception du buste réalisé par Georges-Clément de Swiecinski ; il consent

³⁰Paul Claudel : *Œuvres en prose, Accompagnements*, « Dès le moment où Jammes... », Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 543.

³¹*Pipe, chien* a été réédité, dans la collection « L'Éveilleur », par Le Festin, Bordeaux, en 2016. Préface et Petite anthologie canine (« Le museau plein de boue et le poil de rosée ») par Jacques Le Gall.

seulement à ce que le Conseil municipal de Tournay appose une plaque sur sa maison natale et ne souhaite, sur sa tombe, que l'inscription ici même reprise en titre :

FRANCIS JAMMES
POÈTE

Le 9 juin, il reçoit l'extrême-onction qu'il avait demandée. Le 11, il sait qu'il s'endort dans la paix du Seigneur : *Pax tecum*, écrit-il simplement. Les quatre derniers mots, dictés, pourraient presque résumer toute sa poésie :

une explosion d'aurore.

Francis Jammes est aujourd'hui bien oublié, ou caricaturé, ou réduit à quelques vers somme toute peu représentatifs. Il est bon de rappeler que les critiques les plus aigus l'admirèrent pour l'ensemble de son œuvre. C'est, parmi d'autres, le cas de Rilke dans les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, ou de Claudel qui salua une poésie portée par la grande vision chrétienne du monde. Ce fut aussi le cas de Mauriac... Mauriac qui, à l'occasion du centenaire de la naissance du poète, adressa au Maire de Tournay une lettre dont on peut extraire les quelques lignes suivantes :

J'apporte à Francis Jammes l'hommage tendre et fidèle d'un des derniers survivants de la génération littéraire qui eut vingt ans dans les premières années du siècle. Pour nous, Francis Jammes était un des plus grands poètes français, peut-être le plus grand, et il le demeure à mes yeux. Dans la poésie symboliste, ou, comme on disait, décadente, de ces années-là, il a fait jaillir de sa terre pyrénéenne, comme la petite fille Bernadette, une source de fraîcheur éternelle.

En 1900, par un été brûlant, avec mon ami André Lafon, nous allâmes en pèlerinage à Orthez où Jammes habitait alors. Au cours d'un voyage en partie à pied, de l'angélus de l'aube à l'angélus du soir, nous marchions vers lui, en nous baignant dans les gaves.

Maintenant, c'est le soir pour moi ! Je marche encore vers Jammes. Je suis près de le rejoindre, mais cette fois pour un rendez-vous qui ne finira point, dans ces Pyrénées dont les neiges éternelles cernent à jamais l'œuvre de cet enfant glorieux de Tournay, Francis Jammes, notre maître, notre ami.

Ce fut enfin le cas de Marcel Proust, qui ne lui a pas seulement emprunté l'image des « jeunes filles en fleur », mais qui, jusqu'à sa mort, s'enchantait des œuvres de Jammes, qu'elles fussent, indissociables selon lui, en prose ou en vers. Des lettres³² adressées à son ami Louis de Robert qui séjournait alors à Cambo, qu'il nous soit permis, pour finir, de citer un post-scriptum et deux fragments :

Vous devez avoir pour voisin l'écrivain que j'admire le plus, Francis Jammes.

Cher ami, Ce que vous me dites de Jammes est très vrai. Mais pour moi, le plus précieux, ce ne sont pas ses meilleurs ouvrages. On appelle ainsi ceux où se sentent le moins ses défauts. Beaucoup de gens sans génie sont doués de ces qualités qui lui manquent et pourraient améliorer ses livres. L'absence de qualités que tant de gens possèdent ne saurait être bien grave. Ne sût-il pas mettre ses sensations en ordre, faire

³²Les lettres de Marcel Proust contenant des considérations sur Francis Jammes ont été publiées dans la *Revue de France* des 1^{er} et 15 janvier 1925, puis, sous le titre *Comment débuta Marcel Proust*, chez Gallimard, en 1925, dans la collection « Une Œuvre, un Portrait ». En 1969, Gallimard a établi une « nouvelle édition revue et augmentée » de ces lettres.

un livre, même un conte, même un paragraphe, même une phrase, il lui resterait que la cellule-même, l'atome, c'est-à-dire l'épithète et l'image, sont chez lui d'une profondeur et d'une justesse que personne n'atteint.

Au fond de nous, nous sentons bien que les choses sont ainsi, mais nous n'avons pas la force d'aller jusqu'au cœur extrême où gît la vérité, l'univers réel, notre impression authentique. Et nous ordonnons magnifiquement des à peu près d'expression. Jammes, lui, laisse dans un grand désordre des expressions dont chacune est une révélation.

Jacques Le Gall



- Francis Jammes en 1898 © Association Francis Jammes (Orthez) -